

## Chapitre dix-neuf

### La fête des Maries

Ce jour là, en sortant du couvent, fra Giacomo tomba sur le vieux frère Stefano qui se trouvait là sur la porte, les yeux perdus dans le lointain vers la lagune. Il avait le dos courbé plus que d'habitude et remuait doucement ses mains. Fra Giacomo ralentit le pas et s'arrêta près de lui, embarrassé et ne sachant pas quoi faire. Il était pressé comme d'habitude, mais en même temps il lui semblait qu'il lui aurait manqué de respect en passant et en s'en allant avec un simple salut.

Frère Stefano le sortit lui-même de son embarras. Sentant sa présence, il se secoua, tourna la tête et le regarda longuement, comme s'il avait du mal à le situer, puis il dit doucement : « Ah, c'est vous frère Giacomo ! Où allez-vous ? » Il leva une main pour l'empêcher d'ouvrir la bouche, « Ne me le dites pas. Je le devine... Vous courez faire des prosélytes et trafiquer avec les gens... C'est vrai. Aujourd'hui c'est jour de fête. Un jour propice. »

« Mais père ! Faire des prosélytes n'est pas un mal. »

« Cela dépend pour quelle cause » Passa un vif éclair dans les yeux du vieux religieux, « Hélas, je connais bien la cause pour laquelle vous vous donnez tant de mal. »

« Mais père... Je croyais avoir compris que vous aussi, autrefois, vous avez désiré un renouvellement de l'Eglise et des mœurs... »

« Etes-vous vraiment convaincu qu'il est possible d'obtenir ces deux choses ? Sauf que je suis persuadé que dans votre tête, il y a plus qu'un renouvellement, c'est une grosse révolte dans la violence. »

« C'est vrai qu'un renouvellement est possible !... Mais... » hasarda fra Giacomo, « Vous n'y croyez plus ? »

« Je ne sais pas d'où vous vient cette opinion sur moi ... Que je sois là à soupirer pour les nouveautés... C'est vrai que j'ai toujours suivi avec sympathie ce que vous avez fait ces derniers temps : en dehors et à l'intérieur du couvent, quelle que soit l'heure... Mais ! Peut-être que je l'ai fait par fatigue... ou peut-être pour voir faire par quelqu'un d'autre ce que je n'ai plus la conviction de faire. »

« La conviction ? Comment donc, l'avez-vous perdue ? J'ai toujours été persuadé que vous... »

« Moi ?... Ah, fra Giacomo, comme vous me connaissez mal ! » il le scruta, se demandant si c'était le moment de se confier à lui, « Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que j'ai l'impression que le monde n'a pas de sens... je ne sais comment vous dire. »

« Vanitas vanitatum » suggéra avec déférence fra Giacomo pressé.

« Non, c'est quelque chose de plus. Au moins, on trouvait une explication dans la perpétuelle répétition des choses... mais moi... je ne la vois même pas ! Je sais seulement que chaque chose est pétrie de douleur... qu'il n'y a pas moyen de donner un sens à la vie... que nous souffrons tous, hommes et animaux... Quand tu en arrives là, une fatigue te prend, un désir que tout finisse... l'idée que rien ne vaille la peine d'être fait. »

En entendant cela, fra Giacomo abandonna tout de suite la précipitation qui avait suivi les premiers mots de son confrère. Il regarda frère Stefano d'un regard nouveau et intéressé.

« Mais... et la Providence ? Et la charité envers son prochain ? »

Se voyant observé, le vieux religieux fit un doux sourire

« Vous êtes sûr qu'on ne l'a pas inventée nous ? Qu'elle existe vraiment ? Oui, voilà. Faire quelque chose pour les autres est la seule chose valable. Mais ce n'est absolument pas la solution. C'est plutôt une justification. »

« Mais alors vous êtes allé plus loin que les cathares ! » observa à voix basse fra Giacomo.

« Mais je ne suis allé nulle part ! J'aurais bien voulu trouver des réponses à tout comme eux ! Hélas, je ne crois pas qu'il y ait de réponses. Voilà, c'est ma triste situation. Et il faut continuer à vivre... faire chaque jour les mêmes choses... Parfois, je vous envie... Non, ce n'est pas exact. C'est plus juste de dire que vous suscitez en moi une grande affection et une grande compassion pour, je ne sais comment vous dire, la peine que vous vous donnez et pour vos illusions. »

« Mais c'est mon devoir de me donner du mal et de me faire des illusions comme vous dites. En dehors de ça, qu'est-ce qu'il y a ? Même si, comme vous le dites, il n'y a pas d'explications, il faut lutter pour les autres. Pour celui qui souffre et a soif de justice. Et puis il doit bien y avoir une solution. Dieu existe, ne serait-ce que par le fait que vous vous posiez ces questions. Cela veut dire que vous aussi vous ressentez le besoin de Dieu. Ce n'est quand même pas les hommes qui l'ont inventé ? »

Et avec bien plus de conviction qu'il n'en avait en réalité, fra Giacomo conclut : « Vos doutes ne conduisent nulle part. »

« Je sais bien qu'ils sont stériles » répondit le frère d'un ton humble. « Mais qui sait si un jour nous ne rouvrirons pas les yeux et tout deviendra clair ! Peut-être que la solution nous apparaîtra incroyablement simple et on en sera tout étonné. »

Il resta un moment en suspens, puis ajouta : « mais il y a tellement de douleur dans la vie ! Qui nous l'envoie ? »

Il se secoua, prit fra Giacomo par le bras et le tira vers la porte pour l'obliger à sortir : « Ne faites pas attention à moi ! Allez ! Allez ! Une action de votre part, même la plus petite, a plus de mérite que tous mes doutes ! »

Il tira son capuchon sur sa tête, se tourna vers le cloître, laissant fra Giacomo debout sur le seuil, perplexe et pensif.

Les premiers pas du frère en dehors du couvent, ne furent pas comme d'habitude rapides et décidés. Il se dirigea vers l'extrémité de la place perdu dans ses pensées : les paroles de fra Stefano avaient réveillé en lui les doutes anciens qui pénétraient aussi son esprit depuis que la réalité s'était chargée de faire disparaître nombre de ses illusions de jeunesse. Mais lui, ces doutes, il avait appris à les envoyer promener car inutiles. Il savait que pour les vaincre l'unique moyen n'était pas de se tourmenter à leur sujet pendant des journées entières mais de se jeter avec encore plus d'ardeur dans l'action. Il y arrivait presque toujours. Mais une négation aussi désespérée des fondements chrétiens de ses convictions, il n'en avait encore jamais rencontrée de telle. Et cela fit naître en lui une nouvelle crainte : celle de finir comme fra Stefano. Il savait par expérience que se mettre à douter du sens de ce qu'il était en train de faire, c'était comme ouvrir tout grand une porte sur un abyme noir, sans fin et se retrouver plein d'angoisse et de désespoir. Et pourtant il n'arrivait pas à se demander par quelle voie fra Stefano était arrivé à ses conclusions décourageantes.

Il savait peu de choses de lui. Juste ce qu'on disait tout bas au couvent : il était arrivé il y a deux ans, auparavant il y avait eu un échange de lettres entre les frères mineurs de Venise et ceux de Bologne. Frère Stefano s'était présenté un matin à la porte de San Francesco et le préfet avait demandé à tout le monde de ne pas poser de questions, de l'accueillir avec gentillesse et d'avoir de la patience avec lui car il avait beaucoup souffert. Le nouveau venu se tenait toujours à l'écart, comme absent, parlant peu, mais fra Giacomo avait remarqué que les rares demandes prudentes qu'il adressait aux autres frères révélaient un vif intérêt pour ce qu'on faisait à Venise pour divulguer les idéaux du paupérisme. C'était donc un déçu. Probablement un de ces nombreux vaincus de la lutte que menaient entre eux les deux voies du franciscanisme. Là était le vrai danger : se sentir vaincu et perdre l'envie de lutter. Pour tout le monde la conséquence était la même : perdre le goût de la vie.

Fra Giacomo haussa les épaules. Lui n'en viendrait jamais là. Il ne se laisserait jamais aller au désespoir. Il y avait tant à faire ! Tellement de gens à aider ! Et tant d'ennemis à battre.

Sans s'en apercevoir il s'était arrêté au milieu de la place. Il leva les yeux vers la lagune et aperçut le vieux gardien des barques du couvent qui lui souriait et le saluait de la main. Il lui parut plus courbé et en mauvais état que d'habitude. En voilà un pour qui lutter. Et face à ces gens là, vieux et pauvres, il n'était pas normal de se ronger avec des doutes. La réponse était là, simple et lumineuse : 'Diligite pauperes' comme il est écrit dans l'Évangile.

Fra Giacomo lui répondit par un grand geste en agitant les bras et lui cria : « Bonne santé et bonne fête ! »

L'autre en réponse haussa les épaules ce qui voulait dire que, pour lui, désormais, ces choses là étaient du passé.

« Ce soir, quand je reviendrai, je vous rapporterai quelque chose de bon ! » cria le frère et en tournant vers la ruelle, il entendit le vieil homme lui répondre : « Merci père ! Attention à vous ! Faites attention à vous ! »

Fra Giacomo passa le pont et prit la rue de San Francesco, il se trouva plongé tout à coup dans une foule en fête, disparate où beaucoup de visages lui étaient complètement inconnus. Même lui, qui pourtant avait vu plus d'une fête des Maries, fut frappé par l'atmosphère d'excitation qu'on remarquait partout le long de la rue malgré l'heure matinale. Il observa le visage des gens autour de lui et il lui sembla qu'une agitation fébrile pour se divertir à tout prix sortait des maisons où on faisait des préparatifs, avait envahi toute la rue et le quai plein de monde et trouvait son point culminant dans deux auberges du quartier d'où sortaient du bruit et des cris. Il lui sembla percevoir dans l'air l'allégresse de celui qui désire oublier un peu ses propres déboires. Mais il y avait aussi quelque chose de sincère et d'ingénu dans tous ces cris, ces allées et venues pressées d'un bout à l'autre de la rue, dans cette frénésie d'être là. Des enfants excités par la foule et par les cris, couraient d'une porte à l'autre, d'un étal à un autre ; des garçons contents exhibaient leur jeunesse ; et puis il y avait les femmes avec leurs châles jetés sur les épaules d'un air dégagé et des vieux assis ou recroquevillés sur le pas de la porte de leur maison qui riaient dans l'air de fête environnant.

Il y avait de tout au milieu et aux coins des rues : des vendeurs ambulants de tas de petits objets pas chers, d'images sacrées, de bougies ; des chiffonniers, un saltimbanque et un jongleur, venus qui sait d'où, peut-être la nuit sur quelque barque à travers les 'barene', les bancs de sable...

Au fur et à mesure qu'il avançait le long de la rue, en se dirigeant vers la place San Marco, la foule augmentait. Clercs, vagabonds de toute sorte, pèlerins de passage à Venise, membres de Confréries dans leurs plus beaux atours, travailleurs qui avaient eu un jour de congé, marins des bateaux de commerce et des galées, ouvriers de l'arsenal très imbus d'eux-mêmes.

Mais ce qui frappa le plus fra Giacomo ce fut le nombre de mendiants, d'estropiés et de mutilés : vêtus de vieux chiffons, le visage maigre et tendu, offrant un sourire qui sentait le désespoir, ils tendaient la main avec peu de conviction à tous ceux qui passaient. Evidemment, malgré les contrôles, il en était venu de l'extérieur.

Presque toute la foule allait dans la même direction. Beaucoup, en le dépassant se retournaient pour le saluer et même les gens des maisons montraient qu'ils le connaissait et le voyaient avec plaisir. Des gamins l'entourèrent et se mirent à l'accompagner, en le tirant par les manches et en touchant sa bure. Fra Giacomo en était visiblement heureux, même s'il essayait de s'esquiver et de cacher le sourire qui continûment lui envahissait le visage.

Il décida de s'extraire de cette atmosphère faussement gaie. Il se libéra du cercle des gamins et prit une venelle à droite de la rue. Elle était étroite, longue

et sombre et au fur et à mesure qu'il avançait, il entendait diminuer derrière lui la rumeur de la foule qui allait à la fête.

Se retrouver brusquement seul avec soi même, le silence de la rue et même cette sorte de malaise que lui avait laissé sa récente entrevue avec fra Stefano, le plongèrent d'un coup dans cette tension d'esprit où il vivait depuis plusieurs mois. Il ne voyait pas le moment qu'arrive enfin l'action. Tout ce complot, cette prudence dans chaque mouvement, ce dire et ne pas dire, les incertitudes et les doutes sur l'issue de l'entreprise et surtout les personnes dans l'entourage desquelles il s'était mis l'usaient. Et puis tous ces pauvres, ces mendiants ! L'air gai de la rue ne l'avait pas empêché d'y percevoir les signes de l'aggravation de la situation, d'une tension désormais presque palpable... Toutes les fêtes aussi qu'on lui avait manifestées, voulaient seulement dire qu'ils étaient tellement désespérés qu'ils s'attachaient même à lui. A leurs yeux en fait, il était seulement un pauvre frère charitable et sensible à leurs malheurs, étant donné que seulement quelques uns d'entre eux connaissaient le rôle qu'il jouait en ce moment à Venise et qu'ils avaient été écartés de ses projets.

D'ailleurs c'était partout pareil en ville. Il n'y avait pas un quartier où nombre de familles ne vivent de privations et de mécontentements dans l'attente que quelque chose résolve leur situation et donne une quelconque orientation à leurs vagues espoirs. Il y avait ceux qui gaspillaient – rares, à dire vrai, mais dans la misère générale ils semblaient nombreux – et donnaient l'impression de jeter leur argent par la fenêtre presque avec frénésie parce que de toutes façons, les lendemains étant incertains et cela ne valait pas le peine de faire des projets et d'épargner.

Quelquefois lui venait le doute qu'il était en train de se tromper et que la situation n'était pas aussi sombre qu'il ne la voyait. C'était justement avec cette idée qu'il était sorti du couvent ce matin là : Profiter de cette journée où tout le monde semblait être dans les rues pour essayer de bien comprendre quel vent soufflait sur Venise. En se promenant, en écoutant et en posant des questions jusqu'au soir, il se ferait une idée plus précise. C'était aussi pour cela qu'il avait envoyé quelqu'un avertir Bernardino et Trappa de l'attendre à un certain endroit entre le couvent et la place.

Et en fait, arrivés devant la ruelle au croisement de la rue de Ca'Ferro, les deux jeunes gens s'appuyaient tranquillement au mur. Ils étaient vêtus de haillons pires que des mendiants et les cheveux en désordre. Peut-être pensaient-ils réussir ainsi à se cacher et à passer inaperçus aux yeux des escouades des Seigneurs de la Nuit et des espions. Mais ils s'étaient habillés plus probablement de cette manière dans le désir de se sentir, même extérieurement, plus près des 'pauperes' et de montrer leur mépris pour les richesses et les conventions de la société où ils étaient obligés de vivre.

Cette démonstration irrita le frère qui ne put se retenir : « Qu'est-ce que vous faites habillés comme ça ? »

Les deux garçons se regardèrent. Un haussa les épaules et l'autre prit un air suffisant. Mais on voyait qu'ils étaient tous les deux embarrassés devant le religieux.

« Comment voulez-vous qu'on s'habille père ? » demanda l'un.

« Quelle importance ont les habits ? » c'était une affirmation plus qu'une demande de l'autre.

« Cela a de l'importance ! Cela a de l'importance ! » répondit fra Giacomo, « d'abord on vous repère mieux comme ça que si vous vous promeniez avec un écriteau. Mais vous n'avez jamais vu un vrai mendiant ? Deuxièmement, aujourd'hui je vous ai appelés pour que vous alliez au milieu des gens, que vous écoutiez ce qu'ils disent, que vous scrutiez leurs visages. Et vous allez le faire habillés comme ça ? Si vous vous approchez de quelqu'un, il va penser que vous le faites pour demander l'aumône ou lui voler sa bourse. Allez, peignez un peu vos cheveux et mettez de l'ordre dans votre tenue. Heureusement pour vous, les sbires ne vous connaissent pas encore. »

Les deux garçons se regardèrent à nouveau. Trappa opina résigné. Bernardino s'adressa au frère avec un soupir : « On le fait pour vous, mon père... Pour que vous n'avez pas de soucis. Mais vous savez au point où nous en sommes, les gens ne regarde pas comment on est habillé. Au contraire il y a davantage de sympathie pour les pauvres. »

« Des sornettes ! Que vous avez inventées. On y fait attention et comment ! »

« Mais vous n'avez pas vu la saleté qu'il y a partout ? Le laisser-aller où on fait vivre les pauvres ? Dans leurs palais ils ont une armée de serviteurs qui tiennent tout propre, mais ici... ils n'en ont rien à faire. »

La rue de Ca'Ferro était effectivement très sale. Plus ici que dans d'autres rues, des tas d'immondices encombraient le sol de terre battue. Des maisons, on jetait l'eau sale, qui allait alimenter une rigole malodorante qui coulait au milieu de la rue. Pour confirmer presque les affirmations de Trappa, d'une cour à la moitié de la rue sortit un des porcs du couvent voisin des frères de San Antonio et il se dirigea vers un tas d'ordures pour y fouiller avec son museau.

Les deux garçons éclatèrent de rire devant la tête que faisait fra Giacomo.

« Même celui là voulait aussi vous donner raison ! Allez, arrangez-vous un peu ! » Et il prit brusquement dans ses mains la ceinture qui serrait la robe de Bernardino, il la défit et recommença à la renouer d'une manière un peu moins farfelue. Tout en s'activant, il leur dit : « Pour ne pas vous faire reconnaître par ceux de l'Arsenal, il y en a déjà bien assez de ces cheveux que vous avez laissés pousser de manière ridicule, et de ces vêtements qui puent... » il se pencha pour les renifler, « ... Non, ils ne sentent pas ; mais ils sont en si mauvais état qu'on dirait ceux des pèlerins qui reviennent du Saint Sépulcre. Mais qui vous les a donnés ? »

« Le brave homme qui nous héberge depuis qu'on a quitté San Lorenzo. »

« C'est vraiment un brave homme avec les risques qu'il coure ! »

« Mais personne ne nous connaît à Venise ! Et on se déplace toujours avec prudence » affirma Trappa contrit, alors qu'il essayait de cacher le mieux qu'il pouvait une déchirure dans la longue robe qu'il portait.

« Allons donc ! Je l'imagine votre prudence, je vous connais ! »

« Allez, père ! Ayez un peu confiance en nous ! » poursuivit l'autre jeune qui venait juste de secouer la poussière d'un mantelet bizarre qui venait qui sait d'où.

« C'est vrai. Si je n'en avais pas un peu, je ne vous aurais pas appelés aujourd'hui. »

Puis comme tout ce qu'on pouvait faire sur les vêtements et les cheveux des deux jeunes était fait, il ajouta, faisant un pas en arrière pour les regarder encore une fois : « Voilà. Vous pouvez aller comme ça. Je vous en prie, c'est très important. Tournez-vous et écoutez. Soyez prudent en parlant. Méfiez-vous de ceux qui vous montrent trop d'intérêt. Aujourd'hui, la ville pullule de provocateurs et d'espions. Assurez-vous que ceux qui disent être ceci le soit bien... Vous avez compris ? Yeux et oreilles ouverts. Moi aussi je vais me promener toute la journée pour comprendre où en est. Demain dès que je sors du couvent, je veux vous revoir et vous me raconterez vos impressions. D'accord ? »

« Oui, père. »

« Alors, quittons-nous et bon travail. Passez devant moi. » Alors que les deux jeunes gens s'éloignaient, fra Giacomo resta un moment immobile à les suivre d'un regard plein d'affection.

Dès qu'il approcha de la place San Marco, le franciscain entendit monter plus fort les cris de la foule. Des gens passaient devant lui, en courant, impatients de ne pas perdre le moindre instant du spectacle. D'autres le rejoignaient, ralentissaient un peu, lui jetait un coup d'œil un peu honteux, puis deux pas plus loin recommençaient à courir.

Il déboucha sur la place. Lui apparut, comme il s'y attendait, une haie serrée de personnes tout le long du bord de la lagune. Déjà, défilaient probablement les barques qui emmenaient les images des Maries. Le frère traversa rapidement le vaste espace, choisit de s'approcher de la rive entre les deux colonnes de granit érigées sur la place à côté du palais. Juste derrière la foule, debout sur la plus haute des trois marches qui servaient de base à la colonne de droite, un homme hurlait quelque chose de drôle parce que tous ceux qui étaient autour de lui, riaient.

Il ne tarda pas à reconnaître dans la personne gesticulante le doge des Nicolotti. De fait il portait la robe rouge ornée de vair et sur la tête le bonnet de velours, caractéristiques de sa charge. Ceux qui étaient les plus proches de lui et les plus agités étaient justement les Nicolotti qui se distinguaient des

autres pêcheurs par leur écharpe et leur bonnet noir. Au milieu d'eux se trouvaient aussi plusieurs officiers de la Corporation des pêcheurs et deux fonctionnaires communaux de rang mineur qui habitaient près de la maison du doge qui, quand il fallait faire fête, sortaient toujours avec lui. Du coin de l'œil il aperçut aussi Boccaderospo qui avait une discussion animée un peu à l'écart.

Fra Giacomo hésita un instant puis décida de s'approcher du groupe parce qu'il connaissait et estimait aussi Nicoletto Contarini, dit Malvasia, président et doge des pêcheurs du quartier de San Nicolo des Mendicoli.

« ... Alors, mes chers amis, moi qui suis le maître de la lagune, après monseigneur notre doge. » Le frère avait du mal de tout comprendre ce que disait Nicoletto, parce qu'il parlait ce dialecte particulier, plein d'archaïsmes utilisé par les Nicolotti.

« ... Moi qui vous donne à tous l'ordre quand et où mettre les nasses et utiliser les filets, moi qui suis le gardien des statuts des pêcheurs, qui vous défends contre les acheteurs et vendeurs, moi... Je vous ordonne d'être gais... aujourd'hui, jour de la fête des Maries ».

On voyait bien qu'il était un peu perturbé par le vin ou que peut-être il faisait semblant de l'être. Il avait un visage rond, rougi et les yeux brillants. Et petit comme il l'était, il se tenait cependant bien solide sur ses jambes tordues par les années passées à se tenir en équilibre sur sa barque. Il tenait fermement d'une main déformée par le froid le verre qu'un Nicolotto venait de lui remplir.

Le doge des Nicolotti n'arrêtait plus de parler.

« Nos ancêtres il y a longtemps, justement aujourd'hui, ont sauvé leurs filles des griffes des pirates uscoques

« Triestins... » dit une voix.

« ... Non, des Uscoques – que peux-tu en savoir – qui étaient venus les enlever. Alors ils ont décidé de célébrer la fête tous les deux février et de faire défiler les Maries. »

« ... en bois. »

« Eh, je sais tu aimerais qu'elles soient encore en chair, belles, roses et blondes pour pouvoir te rincer l'œil. Mais celui qui nous gouverne est si sage qu'il a supprimé tout prétexte à scandale... Douze jeunes filles pauvres... Les deux plus belles de chaque quartier » et il accompagnait son discours de grands gestes, «... et les promener dans Venise couvertes de bijoux et donner l'ordre que la dot soit préparée pour les douze jeunes filles par les maisons les plus riches... Elles entraient dans les palais pucelles et en sortaient... Non, ce n'était pas décent ! Il vaut mieux douze beaux morceaux de bois peint, couverts de fleurs, promenés dans les barques des messeigneurs... Oh, la sagesse de ceux qui nous gouvernent ! »

Pendant qu'il parlait il avait aperçu fra Giacomo, parmi ceux qui l'écoutaient. Surpris, il le salua tout en continuant à dire : « ... Mais la fête c'est pour nous ! Donc, on est contents ! »



Il leva son verre et l'approcha de ses lèvres. Il n'en but pas plus d'une gorgée.

Un du groupe le plus proche de lui, leva la voix pour bien se faire entendre et demanda : « Malvasia, toi qui es doge de la lagune, pourquoi ne fais-tu pas cesser le scandale des complements ? »

Feignant la surprise, tout en sachant très bien à quoi cette voix se référait, Contarino demanda : « quels scandales ? De quels complements tu parles ? »

Mais il avait déjà adressé un regard appuyé au frère qui pendant ce temps s'approchait de la base de la colonne.

La voix reprit : « Mais de ceux que font tous ces voleurs partout dans Venise sans tenir compte de l'intérêt des voisins... »

Le doge des Nicolotti, agitant sa main libre du verre vers celui qui avait parlé, affirma d'une voix empâtée : « Moi, je n'en sais rien ! »

« Comment tu ne le sais pas ? Aujourd'hui, les plus malins obtiennent tout de suite des concessions pour transformer les marais et les marres en terrains solides et y construire de belles maisons. Dis-moi au moins comment ils font ! »

La voix d'un autre hurla : « En payant ! En payant ! »

Le doge après un moment d'hésitation choisit de dire en colère : « Et pourquoi vous me le demandez à moi ? Et justement aujourd'hui ? Bancs de sable, les 'barene' prés salés, les 'bari' barres, les polesine entre Adige et Po, les 'tombe' les hauts fonds des marais, les 'velme', zones couvertes à marée montantes, les 'fanghi' zones boueuses... Voilà mon royaume et je le connais comme les doigts de la main... Mais des permis de combler et de construire, je ne veux pas m'y intéresser. »

Mais après il baissa la voix et l'air curieux demanda à un des officiers des pêcheurs : « Mais il y a une commission de six hommes, un par quartier qui décide de tout ça ? »

« Ma parole Nicoletto ! » dit un des officiers, « Tu sais bien que ce sont les officiers du Piovego qui décident de creuser et de combler et où établir les rives et les digues ! »

Le petit groupe autour du doge avait mis de côté rires et plaisanteries et était devenu attentif.

« C'est vrai ! » ajouta un collègue de l'officier, « ... Et ce que font ceux du Piovego, le Conseil l'accepte toujours. »

« Cela je ne sais pas, mais je croyais qu'il faisaient les choses avec discernement... » hasarda Contarino.

L'officier qui était intervenu auparavant ajouta : « Allons donc ! Pour obtenir le permis de combler on devrait offrir au doge seulement la redevance d'une paire de gants de chamois ... Officiellement. Mais en sous-main, que te font-ils payer ? » et il regarda autour de lui en cherchant l'approbation des autres.

« Ducats sur ducats... » marmonna quelqu'un.

« Allez ! Vous me navrez avec toutes ces calomnies, aujourd'hui, c'est jour de fête ! » proclama Malvasia en se lamentant avec ostentation. Mais fra Giacomo attrapa furtivement un éclair de malice dans ses yeux.

Un homme, appuyé à la colonne, haussa les épaules et s'adressa à un pêcheur à côté de lui, de façon à ce que tout le monde l'entende.

« Moi, je suis près du palud de Sainte Lucie. Avec le prétexte que c'est devenu un refuge pour les malfrats, - mais j'aimerais savoir ce que veut dire malfrats – ceux du Piovego ont donné l'ordre de tout combler parce que cinq femmes, toutes autour des quarante cinq ans et très riches veulent y construire un monastère dédié au corps du Christ... »

« Au corps de qui ? » demanda un autre pêcheur, avec une grande envie de rire dans les yeux.

« Non, pas ça... Du moins... Mais je ne les connais pas bien : une est veuve, deux vieilles filles et deux sont arrivées on ne sait pas très bien de quel port d'Orient. »

« Oui, mais en attendant on construit... Et si quelqu'un a sa maison qui brûle, personne ne viendra l'aider à rebâtir ! »

« Comme après le tremblement de terre des années quatre ! »

« Ils ne savent que prendre et mettre des belles petites bornes aux limites ! » dit un troisième.

« Et pendant ce temps tous les canaux sont presque comblés et il en sort une puanteur ! »

« Et la saleté des rues ! Plus personne n'emporte les ordures ! »

« A dire vrai » dit un des deux fonctionnaires qui avaient accompagné le doge à la fête, « Tenir propres les rues et creuser des canaux relèvent de la charge des Seigneurs de la Nuit plus que du Piovego. »

« Oui. Ceux là ont d'autres choses à penser ! »

Beaucoup approuvèrent de la tête.

« Mais cela devrait être à eux de le faire ! »

« Eh oui ! » intervint vite Boccaderospo qui s'était approché, l'air très intéressé, « ... Et au contraire on les utilise pour faire la chasse aux pauvres ! »

Plusieurs personnes regardèrent avec une certaine admiration l'ouvrier de l'arsenal à cause de l'audace de ses paroles, mais d'autres eurent un mouvement de surprise et regardèrent autour d'eux, mal à l'aise. Même fra Giacomo désapprouva du regard Boccaderospo : trop d'imprudence.

Dans le bref silence qui suivit les paroles de l'ouvrier de l'arsenal, un Nicolotto après avoir échangé un rapide coup d'œil avec le doge, pensa bien faire de dire : « Ma rue est si basse et toujours remplie d'eau qu'il m'est quelquefois impossible d'y passer. »

Contarino qui avait déjà remarqué la préoccupation du frère, lui répliqua sur le champ : « C'est pour ça que tu vas dormir chez l'Armeline ! Parce que tu n'arrives pas à passer... »

Et pendant que tout le monde riait de la répartie, il continua d'une voix sonore : « Cela suffit. Vous m'avez fatigué avec toutes vos lamentations. Cela n'a ni queue ni tête. Juste aujourd'hui qui est une grande fête ! Ça suffit ! Laissez-moi descendre... Pourquoi vous vous adressez à moi ? »

« Parce que tu es un brave homme ! » s'exclama une voix.

Malvasia fit semblant de ne pas entendre, donna le verre derrière lui, s'appuya des deux mains sur les épaules d'un pêcheur et se mit à descendre du piédestal.

« Laissez-moi passer... Je m'en vais avec le frère mineur qui... s'appelle... Ah, oui ! Fra Giacomo... Je parie qu'il est plus gai que vous... Même s'il n'a pas dit un mot. »

Arrivé en bas de la colonne, un peu en poussant et un peu en s'appuyant, il dit à voix basse aux deux officiers qui étaient venus avec lui : « Attendez-moi ici. Je veux parler un peu avec le religieux. »

Il se tourna vers le frère et dit en grande pompe : « Venez, père, accompagnez-moi jusqu'à la lagune... si vous voulez, je me confesserai. »

Fra Giacomo opina de la tête et sans dire un mot le précéda vers la rive. Boccaderospo resta là où il était au milieu de la foule mais ne les perdit pas des yeux. En revanche, deux hommes habillés en pêcheurs firent mine de les suivre, puis s'étant regardés furtivement, décidèrent de rester un peu en arrière.

« Parlons avec prudence, fra Giacomo » murmura le doge dès qu'il le sentit près de lui.

Au bout de quelques pas le frère lui demanda doucement : « Vous avez fait une bonne pêche ces derniers temps ? »

« Un peu, un peu... Deux ou trois gros poissons et du menu fretin. »

« C'est mieux que rien. »

« Le fait est que » Contarino prit fra Giacomo par le bras, « On me pose tant de questions... » il s'arrêta, regarda alentour puis l'attira jusqu'au bord de l'eau. Là, ils étaient enfin un peu à l'écart des gens qui après le passage de la procession des barques se dispersaient et s'éloignaient à la recherche d'autres distractions, « ... et je ne sais comment répondre. Il y en a beaucoup qui n'en peuvent plus de cette situation mais ils veulent tous des choses différentes et font toutes sortes de propositions. Il faudrait que quelqu'un me clarifie les idées. Les discours que je fais sont peu convaincants et souvent mes promesses paraissent peu alléchantes. »

« Oui, tu as raison. On t'a laissé un peu seul ces derniers temps. Mais je viendrai te voir... et puis il y aura bientôt une réunion. »

« Organisée dans le secret, j'espère. Je n'ai pas envie de me compromettre avant que ce soit nécessaire. Parmi vous, il y a des grands bavards... » Et il eut l'air agacé.

« Ce ne sera pas nécessaire. Et puis, à ce qu'on sait, personne ne te soupçonne. Sois tranquille... Mais tu disais : quelques poissons. C'est-à-dire peu

d'adhésions... Mais avec le prestige et l'autorité dont tu jouis, ne pourrais-tu pas aider un peu les gens, les attirer et nous les amener ? »

« Du prestige ? De l'autorité ? Seulement en apparence ! Je vois que toi aussi tu t'es laissé tromper. »

« Et pourtant tu donnes des ordres, tu commandes... »

« Que dalle, je commande. On s'est arrangé pour que les pêcheurs de San Nicolo des Mendicoli m'élisent à cette charge pour que je leur serve. Et pourquoi je leur sers ? Mais seulement parce que je connais la lagune par cœur. J'y suis né et j'en connais les moindres petits trous. Ils ont besoin de moi, mais crois-tu qu'ils m'écoutent ? Ils continuent leur chemin et ne veulent aucun obstacle à leur plan. »

« Quel plan ? » demanda tout de suite fra Giacomo, alarmé.

« Comment ? Vous ne l'avez pas encore compris, vous, à Venise ? »

« Oui, j'ai entendu qu'ils ont des vues sur la lagune. Qu'il y a beaucoup de mécontentement. Mais je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention. »

« Tu as mal fait. Très mal fait, parce que ces gens là ont l'intention de transformer la lagune en désert. »

Le doge s'arrêta pour bien laisser le temps au frère de le comprendre. Fra Giacomo le regardait en fait stupéfait : « Un désert ? »

« Oui, un désert. Ils sont entrain de tout ravager. La lagune est une chose vivante et ils en font une chose morte ! C'est là ce qui me tracasse le plus. D'être le complice d'une opération contre la nature, contre ce que Dieu a voulu. »

Comme il voyait que le frère avait du mal à le suivre, il soupira comme s'il lui déplaisait de parler de certains sujets et reprit : « Tu vois, l'ami, jusqu'à la fin du siècle dernier, pour ceux qui nous gouvernaient, il suffisait que les principaux canaux de la lagune soient libres des sables et des boues et navigables en toute sécurité, que les îles où s'est formée notre ville soient bien défendues par des digues et des palissades, et puis que la lagune soit protégée des tempêtes en renforçant les rives. Quand j'étais jeune, j'ai planté des centaines de tamaris sur les cordons de sable près de San Nicoletto. Mais s'il se formait un nouveau banc de sable et qu'il se remplissait de roseaux et que quelque famille voulait l'occuper, bonifier et construire sa maison, on ne l'interdisait pas » tout en parlant à voix basse, le doge accompagnait ses paroles de vigoureux gestes de la main, « Si le Marzenego et d'autres fleuves déversaient dans la lagune, certaines années, plus de boues et de cailloux que d'habitude, on ne s'énervait pas comme je l'ai vu faire ces temps ci après la dernière inondation de la Brenta. On se limitait à surveiller que la crue n'obstrue pas les canaux vers l'abbaye de Sant'Ilario et les voies d'accès à la terre ferme... On m'a même dit que, jusqu'à il y a vingt ans, on était bien content au Palais si on ajoutait un peu de terrain à celui qui était si rare chez nous et on favorisait les nouvelles installations. Remarque que celles-ci étaient presque toutes entreprises par des familles du peuple, alors que les grands et les

marchands ne s'y intéressaient pas. Mais ces gens là ? Dès qu'un grain de sable s'arrête sur une 'barène', ils n'ont de cesse que les 'marranes', ces gros bateaux ne les emportent. Et ils poussent les familles de pêcheurs à abandonner les îlots qu'ils occupaient depuis des générations. On est arrivé à l'absurdité de ne pas pouvoir planter un roseau dans la lagune sans leur permission. C'est le désert qu'ils veulent ! Le désert. Je ne sais même pas comment ils ont pu permettre à ce groupe de pénitents de revenir à San Lorenzo qui avait été abandonné... »

« Eh, les sœurs de San Zaccaria ont beaucoup de pouvoir ! » intervint fra Giacomo.

« Ça doit être ça. »

Contarino fit une moue d'amertume, puis conclut brusquement : « De toute façon, les choses sont comme je te l'ai dit. »

« Et c'est très grave Contarino » soupira fra Giacomo, « surtout parce que, comme d'habitude il porte tort aux plus besogneux. Mais quel intérêt caché ont-ils à faire cette injustice ? J'avais toujours pensé qu'ils n'avaient à cœur que de défendre au mieux Venise de quelque attaque. »

« Oui, c'est vrai, cela aussi » répliqua Contarino. Mais si la lagune était peuplée et de plus en plus peuplée, tu ne crois pas qu'il y aurait davantage de gens résolus à la défendre, et leurs propres biens et aussi le Rialto et les fondouks des grands ? Mais eux ils ne veulent pas de ça ! Ils ne veulent rien devoir aux gens du peuple pour ne pas devoir en payer le prix politiquement... Et puis – et c'est la vraie raison, crois-moi – moins il y a de terres, plus coûtent cher les rares terres qui nous entourent et qui sont toutes entre leurs mains et qu'ils louent à des prix très élevés. Et je ne les ai jamais entendu se préoccuper de la défense des Vénitiens... Ils parlent toujours du bien de la Commune, de nous, héritiers d'une grande civilisation. Tu sais les Marcello, les Giustinian et des âneries de ce genre... Mais je l'ai vite compris, ce ne sont que leur argent et leurs privilèges qu'ils veulent défendre ! Sûrement pas les pauvres gens. Et mes pêcheurs n'y voient goutte : monseigneur doge ici, monseigneur doge là... »

Fra Giacomo semblait vraiment frappé : « Et ça en plus ! Mais tu as ouvert devant mes yeux un abîme de noirceur : Ce ne peut être que le Diable en personne qui les mène ! »

« Allez, n'exagère pas ! Le monde a toujours été plein de malveillance et nous avons toujours été peu nombreux à croire qu'on pouvait le changer... » Malvasia rit doucement, « Et puis changer quoi ? Regarde moi. J'ai accepté d'être le doge des Nicolotti parce que je croyais pouvoir faire du bien... et au contraire, ils m'utilisent pour savoir de quel côté va la marée montante dans certains endroits pour qu'elle les aide à se défaire des bancs de sables et des 'velme' les zones qu'elle recouvre... Et en attendant en ville ils n'arrêtent pas de combler et de construire parce qu'ils y gagnent. Tu verras que d'ici peu, nous ne serons plus qu'une seule grande île. Et l'indépendance et les traditions des différentes 'contrade' seront détruites. »

L'air découragé du doge des Nicolotti ennuyait énormément fra Giacomo. Mais il réussit à cacher derrière un masque de regret, l'irritation que lui avaient procuré surtout les dernières paroles de Contarino.

« Allons, doge ! Tu es plus pessimiste que moi ! Tu verras qu'on réussira à changer la situation. Tu ne dois pas te laisser abattre... Réjouis-toi de m'avoir dit des choses importantes et il me tarde de les rapporter à qui tu sais. Il faut ajouter ce problème au programme qu'on est en train d'élaborer. »

Le frère quitta des yeux le visage de Contarino qui l'écoutait tête basse, regarda vers la colonne et trouva une bonne excuse pour s'en aller.

« C'est mieux qu'on se quitte maintenant. Je vois que tes officiers te regardent d'une drôle de manière. Nous sommes là seuls depuis trop longtemps... Et aujourd'hui, il me reste un bon chemin à faire. Que Dieu t'éclaire et t'aide. Reprends courage car tu n'es pas seul ! »

« Mais oui !, tu as raison ! » le doge s'inclina rapidement et lui baisa la main, « Dieu te protège... Viens vite me trouver et m'apporter de bonnes nouvelles. »

Alors que le religieux s'éloignait, le doge se tourna vers la colonne et agita ses mains, appelant vers lui le groupe des pêcheurs.

Fra Giacomo avait pris le long de la rive qui côtoyait la grande étendue de lagune entre le Palais et l'île San Giorgio. Il se mit à marcher au milieu des gens, regardant alentour. Il cherchait des yeux quelqu'un pour s'arrêter et parler ; en attendant il laissait courir son regard sur toute cette foule en fête qui allait et venait, passant d'un étal à un autre, d'un groupe à un autre. Là aussi, il y avait des vendeurs ambulants qui offraient les marchandises les plus variées ; quelques jongleurs qui essayaient d'attirer l'attention des passants en montrant leur habilité ; un groupe d'hommes vigoureux qui tentaient de se faire un peu d'argent en grim pant les uns sur les épaules des autres pour former une pyramide haute de plus de six mètres. Autour on ne voyait que des visages vides et excités dans l'attente d'un divertissement ou d'un jeu qui les fassent rire.

Si c'était cela l'humanité – pensa le frère, s'arrêtant et passant du regard d'un groupe à l'autre – sur qui compter pour entrer dans la nouvelle ère... Il était décourageant de voir derrière quoi couraient les hommes et par quoi ils se laissaient distraire au lieu de suivre hardiment leurs vrais intérêts... Et pourtant... et pourtant il aurait suffi d'une toute petite étincelle pour que tous s'enflamment en une ardente charité, même ceux qui autour de lui semblaient plongés, le ventre à l'air, dans les misérables plaisirs de cette journée. Il en était fermement convaincu. Surtout maintenant que les puissants de la ville craignaient pour leurs biens et ne savaient plus comment légitimer leur pouvoir aux yeux du peuple.

Et puis – se demanda-t-il, critiquant son propre pessimisme – quel mal y a-t-il si les gens sont contents d'être ensemble et à regarder les saltimbanques ? L'amour du prochain et le désir de félicité pouvaient bien prendre aussi ce chemin. C'étaient les autres, les puissants qui profitaient de ce besoin de joie des hommes pour les conduire le long de sentiers de misère et d'égoïsme et pour montrer leurs faux objets de plaisir. Il secoua la tête, pas très satisfait de ses propres doutes et continua.

Du haut du pont de bois qui était à côté de la tour orientale du Palais, fra Giacomo remarqua un grand attroupement de personnes arrêtées à mi-chemin de la rive, autour d'une estrade où un homme déclamait quelque chose. Au milieu d'eux il lui sembla apercevoir le diacre Paul et le curé de San Basso. Il décida alors de s'approcher. Au fur et à mesure qu'il avançait vers l'estrade, il remarqua d'ailleurs que les gens semblaient extraordinairement attirés par les paroles de l'acteur. Sa manière de se vêtir et de bouger ses mains montrait en fait que c'était un rhapsode. Les spectateurs étaient là, carrément bouche bée, presque tous perdus dans les images que ses déclamations et ses grands gestes évoquaient. Tout d'abord, fra Giacomo, bien qu'il soit déjà presque sous l'estrade, eut du mal à comprendre ce que le rhapsode récitait. Mais il vit que ses deux amis suivaient avec autant d'attention que les autres le récit tantôt ample, tantôt précipité de l'homme debout sur l'estrade et semblaient en tirer un grand plaisir. Il s'efforça alors de discerner les sons et comprit que le rhapsode parlait dans cette langue, mêlée de français et de vénitien, tant à la mode alors parmi les ménestrels et les jongleurs. Le peuple, même s'il ne comprenait pas tout, était habitué à l'interpréter et l'intégrer grâce à son imagination. En écoutant bien, il comprit qu'il parlait de Charlemagne, de Roland, des paladins et de leurs exploits.

Il s'approcha de ses deux amis par derrière et dit : « Voilà un beau divertissement pour deux hommes comme vous ! »

Le diacre Paul, le premier tourna la tête et le reconnut.

« Tais-toi, frère ignorant ! »

Nicolo Querini se retourna aussi et s'exclama tout content : « Oh, salve frère Giacomo ! C'est une bonne chose que toi aussi tu te sois arrêté ici. Tu vois comme la poésie captive les âmes simples ! »

« La poésie ? » demanda le frère, en jetant un regard narquois sur l'acteur et son aide qui était assis au bord de l'estrade et tendait son chapeau vers les gens.

« Oui, certainement, la poésie ! » répliqua avec force le curé, « Lui, le pauvre, il massacre les beaux vers de ces poèmes français. Il n'y a pas d'ordre ni d'élégance dans ce qu'il dit... mais il a un grand mérite... il sait comment attirer et subjuguier son public. Et c'est ça, le grand pouvoir de la poésie. »

« Mais c'est une matière profane ! L'art devrait être seulement au service de Dieu et de sa vérité. »

Paul fit un geste, désolé : « Toi aussi, tu dis des choses pareilles ! Les temps ont changé. Tu ne t'en es pas aperçu, toujours en vadrouille comme tu es à...

Mais si tu aides les autres à développer les belles choses qui sont en eux – et la poésie en fait partie - tu les rapproches de Dieu. N'est-ce pas Nicolo ? »

« Certainement ! »

« Et puis ce pauvre ménestrel, de quoi parle-t-il ? Des exploits de Charlemagne contre les infidèles, pour défendre la foi. Que veux-tu de plus ? »

« Mais... »

« Il n'y a pas de 'mais' » poursuivit le diacre, « Dieu ne peut être qu'amour et beauté. Ton François ne te l'a pas enseigné ? Alors la poésie est une échelle qui t'empporte là-haut, là-haut... » et de la main il montrait le ciel, « ... N'est-ce pas Nicolo ? Toi qui es poète, dis-moi que j'ai raison ! »

« C'est vrai que c'est ainsi ! Je n'ai jamais senti mon âme s'élever autant que lorsque je compose une poésie. »

« Mais tes sujets d'amour et de polémique... Ils naissent donc à l'intérieur de ton esprit... Je dis bien ? Mais ce pauvre type... » essaya de répliquer le frère.

Alors Paul feignit de se mettre en colère pour de bon : « Qu'est-ce que cela a y voir ? Lui, il fait tout ce qu'il peut... Je ne sais pas le curé là... Et puis regarde autour de toi ! Les gens ont l'air ravi... Et puis ça suffit, laisse-moi écouter, ça m'amuse » et il se tourna résolument vers l'estrade, parce que plusieurs personnes, commençaient aussi à lui demander de se taire.

Le curé jeta un coup d'œil ironique à fra Giacomo et montrant Paul de la tête il dit à voix basse : « Tu as entendu ce maître de rhétorique ? Ne te vexes pas, mais en fait d'art, tu n'y comprends vraiment rien ! »

Pendant ce temps, le rhapsode était presque arrivé à la fin de sa représentation : sautant d'un bout à l'autre de la scène, il mimait les actes du duel final entre un roi des Maures et le paladin de Charlemagne, suivi des encouragements à Roland et des invectives des spectateurs contre le Maure. Et quand l'infidèle tomba à terre, frappé par l'épée du héros chrétien, des applaudissements de soulagement accueillirent le dénouement du drame.

Les gens commencèrent à s'éloigner et rares furent ceux qui laissèrent tomber une pièce dans le chapeau de l'aide. Paul et Nicolo mirent la main à leur bourse et leur contribution fit sauter sur ses pieds le comparse. L'acteur aussi s'approcha, s'inclina pour remercier. Le rhapsode, maintenant que la représentation avait fini de le faire paraître plus comparse qu'il ne l'était en réalité, avait l'air d'être un petit homme d'un certain âge, au sourire hésitant et aux yeux effrayés.

« Où avez-vous appris cet art ? » lui demanda le curé.

« A Bologne » répondit l'acteur, presque surpris que quelqu'un puisse s'intéresser à lui, « c'est un borgne qui me l'a appris. J'allais toujours l'écouter dans la cour du Palais communal. Comme je n'avais pas un bon métier en main, je suis devenu son aide, et puis quand il est mort j'ai continué. Mais dites-moi une chose, j'ai vu que vous discutiez avec ce frère » et il montra de la tête fra Giacomo, « Lui aussi condamne mon art ? Je vous le demande parce qu'il



n'y a pas un endroit où j'aïlle que l'Eglise ne cherche à me faire obstacle et à me faire chasser. »

« Non, non. Je ne vous condamne pas. Je vous réproûve – cela oui - parce que je pense que vous devriez utiliser vos merveilleux dons pour répandre la vérité. »

« Mais c'est un divertissement innocent, même bon, parce qu'il parle d'héroïsme, de lutte contre les méchants. »

« D'aventures, oui, et jamais du sort des pauvres et des pêcheurs »

Le rhapsode soit parce qu'il ne savait quoi répondre, soit parce qu'il craignait de le faire, regarda d'abord le curé de San Basso puis le diacre Paul et haussa les épaules.

Le curé se rendit compte que plusieurs spectateurs s'étaient arrêtés pour écouter et parmi eux un chanoine de Saint Marc qu'il savait être très curieux et cancanier et alors pour ne pas faire naître de dangereuses discussions, il tourna l'affaire en plaisanterie : « Ne faites pas attention à lui, rhapsode. C'est le meilleur frère du monde mais il voudrait que nous ayons tous les mêmes enthousiasmes que lui. Il ne se souvient pas que Jésus aussi participa aux noces de Canaan » et il donna un coup d'œil d'avertissement à fra Giacomo, « Dites-moi plutôt, le peuple comprend tout ce que vous dites ? »

« Non, pas tout. Mais après tant d'années à écouter sur les places, il a un peu assimilé notre langage. Et puis on l'adapte aux endroits où on va. Mais il y a autre chose : le peuple a une imagination merveilleuse et il devine les situations et les caractères des personnages presque avant qu'on ait fini de les décrire. »

Pendant ce temps, Boccaderospo s'était approché sans qu'on s'en aperçoive. L'ouvrier de l'arsenal n'avait jamais perdu de vue fra Giacomo. Il l'avait même suivi pas à pas depuis qu'il avait quitté le doge des Nicolotti. Il s'était arrêté maintenant derrière les deux amis du frère et il n'hésita pas un instant à donner son avis, interrompant le rhapsode : « Bien dit, ménestrel ! le peuple a toujours possédé des dons incroyables ! Le fait est qu'il est étouffé par ceux qui ont peur de lui. »

Paul se tourna d'un coup, dévisagea de haut en bas le petit ouvrier de l'arsenal, puis regarda le frère : « Et qui est-ce celui-là ? »

« C'est un bon ami... Peut-être un peu plus fou que moi » et il fit un signe discret au diacre pour lui faire comprendre que Boccaderospo aussi était des leurs.

« Aïe ! Comme nous sommes nombreux ! » s'exclama Paul, « et d'avis différents. »

« On est tous utiles » intervint vite et conciliant le curé ; il jeta un coup d'œil inquiet au chanoine de Saint Marc et aux deux têtes à claques bornés qui venaient de s'arrêter juste devant lui, « ... pour la plus grande gloire de Dieu. » Il foudroya du regard l'ouvrier de l'arsenal que lui aussi, il ne connaissait absolument pas.

Mais Boccaderospo ne se le donna pas pour dit et il continua imperturbable : « Regardez cette fête, par exemple. Elle vient d'un geste généreux du peuple, il y a longtemps. »

« De quoi ? » demanda Paul un peu étonné et amusé.

« Comment, vous ne le savez pas ? On l'a faite pour célébrer l'héroïsme des anciennes gens du peuple qui ont sauvé les jeunes épouses capturées par les pirates. Le peuple leur a couru après. » Ses paroles étaient de moins en moins assurées, car, en regardant le diacre, il vit que celui-ci avait beaucoup de mal à cacher son envie de rire, « ... et ils les ont libérées... depuis et pendant de nombreuses années douze jeunes filles pauvres sont élues parmi les plus belles de chaque quartier pour représenter les femmes du peuple... Et ce jour là, elles étaient honorées... Et puis les puissants et les riches les ont substituées par de froides figurines de bois. »

« En êtes- vous vraiment sûr ? » demanda ironique le diacre.

« C'est ce que raconte toutes les histoires » dit Boccadirospo, hésitant

« Nicolo, surpris à son tour demanda : « Ce n'est pas ça, Paul ? »

« Non, ce n'est pas ça. Cela, c'est toute une invention » répondit le diacre qui dans la feu de la polémique oubliait la résolution qu'il avait prise bien des mois auparavant, de ne jamais étaler son érudition quand il était avec ses compagnons d'aventure, « ... Vous devez savoir, qu'autrefois, dans notre ville, on célébrait tous les mariages le même jour. Justement le deux février. Pour rendre la cérémonie plus solennelle, les Juges décidèrent que douze jeunes filles, de conduite irréprochable et choisies parmi les plus belles, seraient prises dans les familles les plus pauvres, dotées aux frais de la Commune et accompagnées à l'autel par le Doge en personne... Les pirates... le rapt... ce sont toutes des histoires inventées par la suite. Le fait est que les familles aristocratiques se sont emparé des douze Maries : ils les ont reçues dans leurs maisons, les ont promenées dans Venise, couvertes des bijoux qu'ils leur prêtaient. Commença alors une rivalité de luxe, d'ostentations. Et des repas et des fêtes... Et les douze belles jeunes filles... bon, n'en parlons plus. Alors pour faire cesser ces scandales et ces gaspillages, la Commune décida de mettre à leur place d'abord douze figurines de bois et ensuite seulement trois. Mais le peuple, cher ami de l'arsenal, n'y a jamais été pour rien. »

« C'est peut-être comme tu le dis, mon cher ami, le savant » intervint en douceur le curé « mais je dois admettre que cette fête, même si elle n'est pas née dans notre peuple, est un beau sujet de poésie malgré tout. N'avez-vous jamais lu le petit poème de Pace de Forojulio ? »

Il regarda autour de lui, plein d'espoir mais personne ne lui répondit.

Tandis que Boccaderospo se taisait et semblait mortifié, fra Giacomo essaya d'attirer l'affaire de son côté : « Justement le jour de la purification. Moi, à mon avis, je crois que cette fête a une origine religieuse. »

« C'est possible. Mais une chose est certaine : elle n'a pas une origine populaire » insista le diacre entêté maintenant.

« Donc le peuple n'a jamais rien fait de bon ? » demanda la voix railleuse de Boccaderospo.

Le diacre eut l'air agacé : « Je n'ai pas dit ça ! Au contraire j'ai une grande confiance dans le peuple... » et il regarda avec attention fra Giacomo « ... mais seulement s'il est bien guidé. Maintenant il se fourvoie... »

Le curé à ce moment-là poussa un grand soupir de soulagement car il avait vu s'éloigner le chanoine de Saint Marc et les deux sbires avaient disparu.

« ... et il y met peu du sien pour se secouer » conclut Paul.

« Qui vous l'a dit ? » demanda agressif Boccaderospo.

« Mais regardez autour de vous ! Il y a de la misère, un grand manque de travail, le commerce est en crise et le peuple qu'est-ce qu'il fait ? Il court en masse pour voir les Maries et jouir des spectacles ! »

« C'est vraiment trop injuste » l'ouvrier de l'arsenal se fâchait. « Mais vous ne comprenez pas que c'est justement ce que veulent ceux qui nous commandent ? Que le pauvre peuple... »

Fra Giacomo tira vite le bras de Boccaderospo pour le faire taire : « On a trop parlé de ce sujet ! Je ne crois pas que cela intéresse même notre ami ici. »

Et il montra le rhapsode qui, assis sur l'estrade, les jambes pendantes, écoutait en tournant le tête de l'un à l'autre. L'acteur appelé en renfort haussa les épaules : « Faites comme si je n'avais rien entendu... D'ailleurs partout où je vais, c'est comme ça. On dirait que ceux qui souffrent ou n'ont pas de travail veulent fuir leurs douleurs. Mais... » et il regarda droit dans les yeux le diacre, « Ce n'est pas vrai que le peuple est comme vous le dites. Je me suis fais une idée, moi. Comme il n'arrive pas à l'obtenir dans la vie de tous les jours, les gens du commun éprouvent un grand plaisir à voir triompher le bien et la justice sur la scène. »

« C'est une théorie qui n'est pas nouvelle, mon cher... » dit Querini immédiatement, « Déjà les anciens... »

Boccaderospo fit un geste d'impatience et l'interrompit : « Tous ceux qui parlent du peuple et personne ne fait ne fait rien pour lui... Je vous salue. » Il se retourna d'un coup et s'éloigna rapidement au milieu de la foule.

Les trois amis et le rhapsode se regardèrent et fra Giacomo s'empressa de commenter : « Il est comme ça. Pourtant c'est un brave homme et il se ferait tuer pour ses idées. »

« Espérons qu'il ne sera pas nécessaire d'en arriver là » murmura le curé, puis à voix haute il s'adressa à fra Giacomo pour l'inviter.

« Nous deux, nous allons partir à la recherche de Bartolomeo Barozzo, le patron du bateau. Il devait me rapporter de Candie un manuscrit. »

« Ah oui ? Il voyage encore ? »

« Bien sûr ! Il dit chaque fois que c'est son dernier voyage et puis il repart. »

« C'est l'air de Venise qu'il n'arrive plus à supporter. Après être un peu resté ici, il se sauve à nouveau sur le premier bateau qu'il trouve » commenta Paul, « Si seulement je pouvais en faire autant moi aussi ! »

« Bon, je viens avec vous » décida le frère, « Espérons que Bartolomeo aura quelque belle nouvelle. »

Il s'adressa ensuite au rhapsode et s'excusa : « Pardonnez-moi si j'ai dit quelque chose qui vous a déplu. »

L'homme fit un geste d'indifférence, se mit debout et le chapeau à la main, salua avec courtoisie les trois hommes qui s'en allaient.

Pour confirmer presque l'opinion que venait d'exprimer le diacre, les trois hommes, dès qu'ils s'éloignèrent de l'estrade, furent quasiment renversés par des gens qui couraient pour rejoindre la foule déjà dense entassée le long de la rive.

« Ils sont déjà partis ! » cria un homme déçu, il passa en courant au milieu des trois amis et en bousculant violemment le curé.

« Vite, on est en retard ! » hurla un autre à un groupe d'amis, il fonça vers la rive et bouscula le diacre.

« On va voir, nous aussi, un instant ? » demanda Paul dès qu'il eut retrouvé son équilibre, « Cela vous ennuie ? J'aimerais comprendre ce que les gens y trouvent... »

Les trois hommes, grâce à un habile déplacement réussirent à s'insinuer entre un groupe qui hurlait des incitations et un autre qui agitait un étendard, et ils s'approchèrent un peu de la rive pour pouvoir y voir quelque chose

Les bateaux avaient quitté la ligne de départ, placée entre le Palais et l'île San Giorgio, depuis quelques minutes, et luttèrent pour prendre la position la plus favorable, au juger du matelot arrière. Les uns, poussés vigoureusement par quatre rameurs, s'élançaient vers la rive, choisissant la ligne la plus directe entre Saint Marc et l'église de San Nicoletto devant laquelle était placée la ligne d'arrivée. D'autres avaient choisi de passer au large au centre de l'étendue des eaux, allongeant le parcours, pour profiter de la marée qui, à cette heure descendait rapidement vers le port. Chacun des six bateaux était peint différemment et les rameurs portaient les couleurs de leur quartier. Une foule d'embarcations remplies de partisans de l'une et l'autre partie étaient partis derrière eux pour les suivre mais ils furent bien vite distancés.

Sur la rive les gens devenaient fous. Les uns hurlaient, d'autres agitaient les bras ou levaient en l'air les rames de leurs bateaux arrêtés sur la rive ; d'autres encore couraient en avant, bousculant les gens et tombaient presque à l'eau pour accompagner les régatiers dans leur course.

« Dorsoduro ! Dorsoduro ! » criait l'un.

« Santa Croce ! Santa Croce ! » se démenait un deuxième, tendant les bras vers l'eau, comme s'il voulait pousser les régatiers de son quartier.

« Tu es sous le rouge ! Tu es sous le rouge, qui passe ! »

« Mais pourquoi si au large ! Trop au large ! Casse burnes ! La 'dosana', la marée montante est plus forte au milieu » gémissait un autre excité qui soutenait San Marco.

« Je l'avais dit qu'il fallait mettre Sata à la poupe ; il a plus l'œil sur l'eau ! » répliqua un troisième, tournant vers le premier un visage où brillèrent deux yeux exaltés.

Le bateau de Cannaregio dépassa celui de San Marco. Alors une voix cria triomphante : « Mais pourquoi perdez-vous du temps à ces âneries ! C'est nous les plus forts ! »

« Quoi, les plus forts ! Mais votre bateau a coupé la route au nôtre ! »

« Ne dis pas de conneries ! Regarde là, on a déjà pris un bateau et demi d'avance ! »

Juste à ce moment là les deux groupes de bateaux, celui qui avait filé tout droit, en suivant le bord de la rive qui tournait à droite, et l'autre qui était allé au large et puis avait mis la proue vers la gauche revinrent se retrouver au centre du lieu de la régates. On vit tout de suite que le groupe extérieur avait gagné quelque chose sur l'autre. Il y eut une lutte furieuse, proue contre poupe pour prendre la meilleure position ; quelques rames furent cassées et quelque équipage contraint à l'abandon. Puis, les bateaux, maintenant tous en file, s'éloignèrent tellement rapides et légers hors de la vue des spectateurs arrêtés juste après San Marco, qu'ils ne pouvaient plus bien les suivre.

Alors la foule commença à se disperser et à emporter les étendards. Quelques uns s'attardèrent pour discuter. Plus loin eut lieu une échauffourée.

Le curé de San Basso et ses deux compagnons qui avaient suivi attentivement les deux premières phases de la régates – et fra Giacomo s'était même laissé aller à quelque geste d'encouragement pour le bateau de Castello – reculèrent de quelques pas pour que ceux qui avaient leur bateau la proue sur la rive, puissent le pousser à l'eau, monter dessus et se diriger vers San Nicoletto à la suite des régatiers.

« Mais qu'est-ce qu'ils trouvent à ces courses imbéciles, vraiment je ne le comprends pas » dit enfin Paul, « ... Hurler pour des hommes qui rament. »

« Comment, tu ne comprends pas ? » lui répliqua fra Giacomo, encore tout honteux des mauvaises pensées qu'il avait eues sur le peuple, « Ces hommes-là sont à leurs yeux comme les grands poètes pour Nicolo et les saints pour les religieux comme moi : Ce sont des hommes qui savent parfaitement faire ce que eux aussi voudraient savoir faire. »

« Oui, certainement. Gagner » commenta le diacre.

« Mais mériter aussi récompenses et éloges... Et être aimés des autres » corrigea le frère.

« Et être honorés comme les héros de l'antiquité » se hasarda d'ajouter le curé.

« C'est bon ! » répliqua avec fougue Paul qui depuis ce matin avait une journée tout de travers, « mais vous admettez quand même que ceux qui nous

entourent et se donnent des coup de poings pour un drapeau devraient bien penser à autre chose ! Le travail, les choses qui vont de mal en pis... je comprends qu'ils se laissent prendre par les récits des rhapsodes... Mais ces courses, pour moi, sont un bel expédient pour distraire le peuple des questions les plus urgentes. Et je sais... »

« Cela, on le sait ! » intervint Nicolo avant que le diacre ne dise à haute voix ce qu'il pensait savoir, « Tout le monde le sait... même ceux qui sont là autour à nous écouter. » Et il regarda avec une ironique bonhomie un homme qui pour mieux entendre se penchait tellement en avant qu'il allait perdre l'équilibre.

Quand il se rendit compte de la maladresse de cet espion, le diacre prit un air mauvais et dit d'une voix si forte que tous ceux qui étaient là autour ne pouvaient qu'entendre : « Maintenant à Venise il y a un air vraiment irrespirable ! Tous les rats d'égout sont sortis de leurs trous et croient pouvoir se promener sans vergogne parmi nous... »

Le curé, très inquiet, l'interrompt, en lui secouant le bras, l'obligeant à s'éloigner de quelques pas.

« Mais avec qui vas-tu te bagarrer ! En plus d'être dangereux, c'est stupide... cela m'étonne de toi. »

L'espion, se voyant découvert, esquissa un sourire embarrassé et partit rapidement au milieu de la foule.

Ce qui vraiment déplut à fra Giacomo, c'est le fait que tout en ayant très bien compris les allusions du diacre, les gens qui étaient là ou avaient regardé d'un autre côté ou même s'étaient dépêchés de s'en aller. Seuls deux ou trois personnes avaient regardé avec haine le sbire travesti et un seul avait regardé Paul en face avec un air d'approbation.

« Allez, partons ! » suggéra le franciscain. Les trois hommes reprirent leur marche, en regardant autour d'eux, tout en parlant.